

Des bâtons dans les roues

Premier matin. Je sors en ville pour trouver une boulangerie. Nous sommes arrivés hier soir dans cette jolie petite ville du sud ouest de la France et je veux, pour une fois, préparer le petit déjeuner pour mes parents. Ils se sont donnés du mal pour trouver un appartement en location pour une semaine. Rez-de-chaussé, deux chambres lumineuses, linge de lit non compris, une cuisine simple, bien assez grande pour y manger, une box internet posée sur le petit frigo à côté d'un vieux poste de télé le tout relié par un mic-mac de fils - ouf ! La Wifi est opérationnelle - un jardinet ombragé avec trois chaises dépareillées et une table grisée par le temps. C'est un peu petit et d'un charme vieillot mais ce n'est pas très loin du port, pas très loin du centre ville, pas très loin de la plage. Les vacances s'annoncent bien. L'air tiède du matin et le paysage qui se découpe sur fond de ciel bleu présage une belle journée. Je prends le temps de flâner au milieu des rues du centre ville qui s'éveille tranquillement et que les voitures n'ont pas encore envahi. Je me laisse guider par le sentiment de liberté qui se glisse dans mon esprit. Les cafés installent déjà leurs terrasses et les habitués sont à leurs postes, profitant de la tranquillité d'un expresso avant le flot de touristes qui débarquera inmanquablement à l'heure de la traditionnelle pétanque des vacances et de l'apéro. Sur la place pavée, un camaïeu de façades ocres et orangées s'alignent sous des balcons en fer forgé, des volets bleus, des volets verts, beaucoup encore fermés, certains entrouverts. Je fais un tour et je découvre une boucherie et une supérette encore fermées, un tas de cartons vides amoncelés devant une boutique de souvenirs qu'une femme sans âge est en train de ranger sur des rayons poussiéreux et, but de ma balade matinale, une boulangerie.

Sur la devanture orange vif, inscrit en grandes lettres blanches : *Artisan Boulanger Pâtissier* et sur le store jaune à demi baissé : *Chez Aurélie*. Une bonne odeur de pain chaud envahit mes narines pendant que je regarde les pâtisseries joliment disposées dans la vitrine et les grands paniers remplis de pains de toutes sortes.

Et je la vois. Elle. Je ne vois plus qu'Elle. Derrière le comptoir, Elle est là, Elle est Elle. Son visage rond encadré par de longs cheveux bruns qu'elle lisse d'une main timide. Ses grands yeux noirs qui semblent vouloir apprendre tout de la vie. Sa bouche qui esquisse un sourire fragile. Elle ne sert pas les clients, Elle est juste là. Je reste un moment derrière la vitrine, à examiner sans plus les voir chacune des pâtisseries comme si un choix cornélien me torturait. Elle a l'air un peu plus jeune que moi, 16 ans, 17 ans peut-être. Elle porte un tee-shirt vert flashy avec quatre grosses lettres plaquées sur sa poitrine L-O-V-E et dessous, en plus petit, *for ever*. Elle observe une femme plus âgée qui lui ressemble et qui choisit avec assurance un pain aux céréales et quatre croissants pour une maman accompagnée de son petit garçon et puis aussi une sucette « au-revoir madame, bonne journée » - tintement de clochette - une baguette, un éclair au chocolat et une religieuse pour un vieux monsieur « au-revoir monsieur Bernard » - tintement de clochette - « A demain Aurélie, à demain Amandine ! »

Amandine.

Si Aurélie est le prénom de la boulangère, Amandine est sûrement le sien.

Oui c'est bien ça. « Bon stage avec ta tante Aurélie, Amandine. On se voit cet après midi à la plage si tu veux ! » Lui lance un peu plus tard une fille aussi jeune qu'elle et qui repart avec un gros pain de campagne sous le bras.

Amandine.

Comme le nom de cette pâtisserie avec des poires et des amandes. J'imagine les poires fondantes et sucrées comme sa peau, les amandes, espiègleries craquantes comme son sourire... Je sens dans mon cou la morsure du soleil qui, d'un coup, chauffe ma peau jusqu'aux oreilles. Demain je mettrai juste un tee-shirt, pas besoin de gilet ici.

Je n'ai pas pu entrer dans la boulangerie ce matin là, j'ai à peine osé poser mes yeux sur elle de peur qu'elle ne me voit. Et je suis parti. Je suis allé vers le port. Pour me ramener à la réalité c'est l'odeur écoeurante de gasoil d'un vieux moteur qui a remplacé celle du bon pain et le chant des drisses dans les mâts des bateaux qui a effacé le tintement de la clochette. Alignés bien sagement le

long des quais, une boutique de tee-shirt pittoresques made in Bangladesh, la pizzeria Napoli, et, posée comme une verrue entre le restaurant Terre-mer et le vieux café-bar du port, la boulangerie du port flambant neuve avec sa façade noire moderne m'ouvre ses portes automatiques. Un gros bonhomme m'accueille d'un sonore « hé bonjour ! Qu'est ce que ce sera pour vous jeune homme ? ». Je demande deux pains au chocolat et un aux raisins.

Je rentre, un peu perdu, vers le nid qui est le notre pour quelques jours.

Ca a tourné dans ma tête toute la journée et le soir j'ai décidé : demain matin, j'irai à la boulangerie *Chez Aurélie*. Y'a pas de raison, je peux y arriver.

Alors tous les jours, je reviens devant la devanture orange vif et je reste là à décortiquer, examiner, disséquer la forme, la couleur, la disposition des pâtisseries dans la vitrine. Mes yeux la guettent comme un agent secret en mission. Parfois c'est elle qui sert les clients, parfois elle dispose les pains dans les paniers. Plusieurs fois, elle tourne la tête vers moi. Une bouffée de bonheur fait alors flamber mes joues, trempe la paume de mes mains et met mon coeur en ébullition. Je baisse les yeux et je pars précipitamment, confus et heureux à la fois. Et je passe à la boulangerie du port.

Et puis un matin, je la vois seule derrière le comptoir. Elle attend qu'une dame finisse de changer d'avis. Alors elle se tourne vers moi, elle attrape mon regard avec ses grands yeux noirs et... elle me sourit. J'ai l'impression que mon corps tout entier se liquéfie et m'abandonne. Je sens les pulsations de mon coeur dans mes tempes. J'ouvre la bouche comme une carpe qui s'asphyxie, j'avale péniblement la molécule de salive qui n'a pas abandonné ma bouche et je m'enfuis. Je trouve refuge auprès du gros bonhomme et de son sonore « hé bonjour ». J'achète mes deux pains au chocolat et un aux raisins. Mais ici on dit chocolatine. « merci, à demain ».

Sur le chemin du retour, je revois le visage rond d'Amandine et le coin de ses lèvres monter doucement vers ses pommettes. Je sens comme des papillons au creux de mon ventre. Ce doux tourment m'obsède toute la journée, chacune de mes pensées dévie vers des scénarios que je ne pourrais partager qu'avec elle.

Mais est ce qu'elle m'a vraiment sourit ? A moi ? Elle l'a évidemment fait machinalement,

comme elle l'aurait fait avec n'importe quel client potentiel. Qu'est ce qu'elle pourrait bien me trouver ? Et puis qu'est ce que ça pourrait donner nous deux ? Et pourquoi pas ?

Ce matin, je me suis réveillé comme un héros ! J'ai répété toute la nuit. Je vais y aller. Je lui sourirai et je lui demanderai deux chocolatines et un pain aux raisins. Et puis je frôlerai sa main en déposant mes trois pièces de 1 euro au creux de sa paume. Et elle comprendra, elle me sourira et plus rien d'autre n'existera.

Ce matin, je suis resté planté, là devant ces deux marches que j'enrage de ne pas pouvoir gravir, planté là devant cette porte que je n'arrive pas à ouvrir, planté là comme un con... la tête vide... A quoi bon ? De toutes façons, les vacances sont finies. Demain je repars chez moi.

Ce matin, j'ai posé mes doigts sur le joystick de la commande électrique et je l'ai fait doucement pivoter vers la droite, puis en avant. J'ai serré les dents. Je vais pas me mettre à pleurer. J'en ai vu d'autres, merde ! Quand la larme a coulé, j'ai poussé plus fort le joystick en avant, mon corps et mon coeur secoués par les chaos des pavés de la place sous les roues de mon lourd fauteuil.

Ce matin, nous nous sommes passés de chocolatines et de pain aux raisins pour le petit déjeuner.

Foutus escaliers.

Foutu fauteuil.

Foutues vacances.